FRC 412 a
Case
FRC
13567
10

DISCOURS

D'UN MEMBRE

DE

L'ASSEMBLÉE NATIONALE

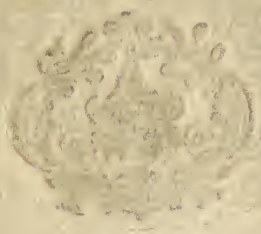
A SES CO-DÉPUTÉS.

(M. DE LALLY-TOLLENDAL.)

Audiatur altera Pars.

1789.

THE NEWBERRY
LIBRARY



DISCOURS

D'un membre de l'Assemblée Nationale à ses co-députés.

M. DE LALLY-TOLLENDAL.

MESSIEURS,

Est ce pour le salut ou la ruine de la France que nous nous sommes réunis ? Si c'est pour la sauver, il faut convenir que tout nous reste à faire, & que nous avons nous-mêmes rendu la tâche plus difficile : si c'est pour la perdre, j'avouerai avec la même franchise, que nous touchons à la consommation de l'œuvre, & que jamais commission ne fut plus complétement remplie. C'est vraiment un abyme sans fonds, que celui où nous avons jeté le royaume ; c'est un cahos inexplicable, que son état présent, & je défie toute la sagesse & toute la prudence humaine de la ramener de long-temps au point

où nous l'avons trouvée en ouvrant cette séance. Tout est fait, le mal ira de lui-même, & très-rapidement ; nous pouvons nous retirer & aller recueillir auprès de nos commettans le doux fruit de nos travaux.

Quittons le ton ironique : aussi-bien n'ai-je pris la parole que pour l'acquit de ma conscience ; en avouant mon crime, & en en détestant les suites, puisse mon repentir me faire mériter ma grace de la part de mes concitoyens, dont je dois craindre une punition exemplaire & instructive pour tous les députés qui me succéderont ! Je ne suis cependant coupable que de foiblesse, de crainte, & peut-être aussi de condescendance pour le souverain. Je voyois ses jours menacés, & j'avoue que j'ai mieux aimé céder à la nécessité, que de l'exposer à la brutalité d'une faction pour laquelle il n'y avoit rien de sacré. J'abandonnois le privilege de mon ordre, & malgré moi, depuis cette époque, j'ai concouru à tous les malheureux événemens qui l'on suivi : comme le crime nous est commun, j'ai cru que vous pouviez partager mes remords, & que vous me pardonneriez de suspendre pour quelques momens la rapidité du mouvement qui nous entraîne, pour nous donner le loisir de jeter un coup-d'œil sur le point d'où nous sommes partis, sur les monceaux de ruine qui marquent la route immense que nous avons parcourue, & les funestes suites que nous devons attendre de notre course désastreuse. Prenez patience, vous, messieurs ! qui guidez notre marche : je ne serai pas long ; d'ailleurs, vous êtes trop habiles pour ne pas regagner bientôt ce

moment perdu ; je renferme tout ce que j'ai à dire ſous ces trois queſtions.

1°. Que devions-nous faire ? 2°. Qu'avons nous fait ? 3°. Que devons nous attendre ?

Vous accordez, meſſieurs, l'honneur de l'impreſſion au diſcours qui vous intéreſſe : je le réclame pour celui ci, non à cauſe de ſon éloquence, mais à cauſe de ſon utilité pour nos commettans : il ne leur eſt parvenu juſqu'à ce jour que des rapports, ou infideles, ou faits avec art, pour les induire en erreur : je garantis celui-ci vrai, ſincere, & digne de toute confiance. C'eſt la conſcience la plus droite qui dirige ma plume, & le deſir le plus pur du bien public qui en dictera les faits que je vais tracer.

1°. Que devions-nous faire ?

C'eſt avant de ſe mettre en chemin qu'il faut ſe demander où l'on veut aller. Si nous nous ſommes fait cette queſtion en nous raſſemblant, il y a quelques mois, il paroît que la réponſe n'a pas été la même pour tous. Nous avions un but commun, une voie tracée. Les uns ont cru qu'ils n'avoient qu'à la ſuivre avec fermeté & perſévérance : ç'a été le petit nombre ; les autres ſe ſont donnés un autre terme, & ont cru pouvoir, à leur gré, prendre la route qui leur paroîtroit la plus ſûre pour arriver ; ç'a été le grand nombre, & il a prévalu. Tout ce qui exige le bien de l'état, la réforme des abus, les établiſſemens utiles à faire, étoient prévus, déſignés dans nos mandats & dans les cahiers de nos bailliages. Eh ! comment auroit-on omis quelque moyen eſſentiel de régénerer l'état ? le Roi s'en étoit occupé dans ce conſeil qui le détermina à rendre à

la nation l'exercice ſuſpendu de tous ſes antiques droits : ſa vigilance attentive avoit marqué qu'il croyoit de plus propre à la félicité publique ; elle exhortoit les bailliages à diſcuter, à approfondir, à étendre les objets qui leur paroîtroient en avoir beſoin, les aſſurant de la plus entiere correſpondance de ſa part à tous leurs projets utiles. Nos cahiers furent dreſſés en conſéquence avec cette franche & noble loyauté qu'inſpiroient le cœur généreux du prince.

Le prince & le peuple ont rempli leur tâche ; ils ont paru dignes l'un de l'autre ; mais nous, meſſieurs, nous ſommes-nous acquittés du devoir qui nous fut impoſé ? ſuivons-en les objets, & rapprochons la volonté de nos commettans, & nos diſpoſitions.

La partie des finances avoit néceſſité l'aſſemblée. Sa détreſſe exigeoit de prompts ſecours : mais combien les offres généreuſes de la nobleſſe & du clergé facilitoient une répartition plus égale, qui devoit ſoulager le peuple, & augmenter le tréſor ! combien nous étoit-il facile de conſtituer en droit national, ce qui ne paroiſſoit qu'une conceſſion généreuſe & arbitraire ! voilà le mode de nos cahiers ; celui de l'aſſemblée a été d'abaiſſer, de ruiner, d'anéantir la nobleſſe elle même, & de dépouiller le clergé. Il a fallu les rendre odieux au peuple, & pour cela on les a montrés comme ennemis du bien commun, s'oppoſant à tous les projets qui pouvoient le favoriſer, & embarraſſant par leur intrigue ſourde la marche de l'aſſemblée. Vous avez mû les incendies & les ravages qui ont été la ſuite de ces calomnies, & qui vous ont effrayés vous-mêmes ; je vais plus loin :

on a eu l'insidieuse adresse de persuader au peuple, que les exécuteurs de ces tragédies sanglantes étoient soudoyés par ceux qui étoient les victimes de leur scélératesse ; & la fureur du peuple en est devenue plus violente. Avancé-je rien qui ne vous soit connu ?

L'examen des finances entraîne celui de leur administration : elle étoit très-défectueuse, & l'énorme déficit, malgré l'augmentation immense de revenu, sembloit annoncer une déprédation criminelle. Nous étions envoyés pour la constater, en empêcher de nouvelles à l'avenir, & établir un ordre qui proportionnât l'étendue de l'impôt au vrai besoin, qui en distribuât la charge avec mesure & sagesse, & qui fît d'une perception plus simple une nouvelle source de richesse: le roi venoit au secours en offrant une réforme déjà faite, celle que la nation croiroit encore nécessaire, mais vous vouliez rendre l'administation odieuse, & la poursuivre comme criminelle ; elle tenoit au gouvernement, & l'on vouloit établir une forme nouvelle. Ceux qui n'ont pas connu le projet, ont été surpris de voir l'assemblée se refuser aux propositions du ministre même qu'elle avoit réclamé comme le palladium de la France, contrarier ses opérations, & les mutiler pour les rendre infructueuses. Il faut, une fois pour toutes, leur donner le secret. L'assemblée ne s'est jamais départie du but de s'emparer de l'autorité souveraine & se perpétuer dans sa conquête. Elle a demandé les ministres qu'on avoit éloigné, parce qu'en les ramenant, on faisoit un acte de souveraineté ; elle a barré les projets du ministre pour lui montrer ce qu'elle pouvoit à son égard. Les affaires

publiques en ſouffroient ; mais eſt-il de ſacrifices trop chers pour l'idole qu'on adore !

Les vœux de nos commettans ſe bornoient à des moyens ſages, exempts de violence, à l'abri des ſecouſſes bruſques qui amenent toujours la confuſion & le déſordre. Il nous falloit chercher avec prudence les ſoulagemens qu'on pouvoit accorder ſur-le-champ au peuple ; aſſigner avec ordre ceux qu'il pouvoit eſpérer pour l'avenir ; le placer ainſi au lever de l'aurore, & lui montrer de loin le jour brillant qui lui étoit aſſuré, s'il ſecondoit les vues de ſes mandataires. La lumiere ſe fût accrue avec la jouiſſance, & la juſte confiance des provinces les eût préparés au ſacrifice de quelques intérêts particuliers pour en augmenter le bien de tous ; mais c'étoit la confuſion du déſordre dont nos chefs avoient beſoin ; ils ne pouvoient l'obtenir qu'en ouvrant la porte à la licence.

C'eſt le motif de nos décrets précipités dans cette nuit fameuſe du 4 août, de la joie que l'on fit éclater dans l'aſſemblée, & dont les cris ſe ſont répétés par nos ordres dans tout le royaume. Mais vous ſavez auſſi de combien de maux ils furent le ſignal.

L'abus de l'autorité avoit gêné la liberté civile, & l'influence des richeſſes ou le crédit des rangs & des dignités ne laiſſoit de force à la loi que contre les prévarications du pauvre : le mal d'un pouvoir arbitraire étoit reconnu, & nos cahiers en indiquoient le remede. Mais une réforme faite avec modération, & d'un commun accord, ne convenoit pas à nos chefs ; le peuple n'auroit pas cru qu'il ne lui pouvoit venir

du

du bien que par notre influence ; nous lui avons aidé à conquérir la liberté, pour en augmenter le prix à ſes yeux : nos plaintes portées au trône ont enchaîné la force des troupes qu'on avoit cru néceſſaires pour le ſalut de Paris ; mais cependant les Pariſiens trouvoient à les corrompre.

Les brigands déſoloient cette vaſte cité : à quels excès ne ſe porterent-ils pas ! Nous avons applaudi aux attentats de leurs chefs, & nous les avons honorés comme des héros. Eh, quels chefs ! nous avons loué la fureur qui verſoit le ſang, pour célébrer le triomphe de la licence, & les aſſaſſins ont trouvé des approbateurs parmi nous.

La correction du code judiciaire, les imperfections & les abus des formes, l'étendue des reſſorts de judicature, & les bornes du travail des magiſtrats devoient faire l'objet de nos délibérations ; mais un ſoin plus important attiroit notre attention. Les magiſtrats jouiſſoient de la faveur publique, & l'uſage qu'ils en avoient fait pluſieurs fois pour réſiſter au gouvernement, rendoit cette arme dangereuſe dans leur main, leur enlevoit la confiance publique pour nous en revêtir, les rendre mépriſables pour élever notre crédit ſur leur ruine ; voilà à quoi nous avons travaillé avec un ſuccès incroyable, puiſque nous ſommes devenus les organes de toute juſtice, comme la ſource de tout pouvoir. Il eſt vrai que la ceſſation de leur exercice a introduit le déſordre civil ; mais qu'importe ? La magiſtrature étoit anéantie, & c'eſt ce que nous prétendions.

C'eſt ainſi que nos cahiers alloient toujours au bien public par les voies les plus ſages & les plus modérées, fuſſent-elles lentes ; mais nous

avons tendu vers nos intérêts personnels avec une violence qu'aucune considération ne pouvoit suspendre. Témoins ces propositions hardies à l'égard des biens ecclésiastiques, ces projets d'envahir cette propriété ; les ruses & les intrigues où nous nous sommes abaissés pour surprendre, intimider les membres de cet ordre, & les emmener de force à nous offrir à eux mêmes la cession de leur patrimoine ; témoins ces longs & ennuyeux débats pour une constitution qu'on ne nous demandoit point ; il nous falloit des réglemens utiles, invariables pour la stabilité & l'ordre de nos assemblées, des bornes déterminées pour éviter la confusion des pouvoirs & l'usurpation des droits, reconnoître les droits du trône, corriger les abus qui s'étoient glissés dans l'exercice de l'autorité, accepter la liberté qui nous étoit rendue, & en fonder la durée : mais que nos projets étoient bien différens ! que nous étions loin de cette soumission légitime qui allie le respect envers le monarque avec le maintien d'un état politique déjà fondé. Il nous falloit un autre ordre de choses, une domination d'une espece toute nouvelle ; pour le dire, en un mot, nous ne tendions à rien moins qu'à dépouiller le monarque de son autorité, pour en revêtir l'assemblée, & le réduire à la qualité de premier citoyen de l'état, le chef de la magistrature, pour nous arroger le droit de faire les lois, d'assigner les rangs, & de citer à notre tribunal suprême la nation asservie à notre puissance : ce que nous desirions, nous l'avons exécuté.

On aura peine à le croire quand on lira le résultat de nos opérations, & la sagesse humaine

chercheroit vainement dans les reſſources des moyens d'opérer une pareille révolution. Auſſi n'eſt ce pas elle qui a préſidé à nos conſeils, & qui en a dirigé les opérations. Il n'y avoit que la violence, que l'inſurrection générale, que les proſcriptions les plus ſanguinaires, qui puſſent nous mener au terme de nos projets.

Il a fallu tenir le glaive ſuſpendu ſur la tête même du monarque, confondre notre cauſe avec la cauſe publique, & perſuader à toute la nation qu'elle n'auroit de moyen de liberté que dans notre zele & dans nos décrets : il a fallu exciter des reſurrections qui arment toutes les municipalités, & forcent au ſilence & à la ſoumiſſion tout ennemi de nos deſſeins ambitieux. Telle a été, meſſieurs, l'adreſſe de nos chefs avant d'oſer manifeſter la grande mutation qu'ils entreprenoient. Mais auſſi, comme ils l'ont hardiment propoſée, lorſque toute réſiſtance a paru vaine ! l'un a voulu que le roi ne connût les lois que pour veiller à leur exécution : nous devions les lui dicter. L'autre a propoſé un ſénat qui devînt le principe d'un nouvel ordre ſubſtitué à l'antique nobleſſe qu'on éloignoit du trône. Celui-ci a prétendu que l'aſſemblée devoit être permanente, & que les membres ne devoient être remplacés que par portion ; celui là vouloit rendre les places de ſénateur héréditaires, ou au moins immuables pendant la vie du titulaire.

On s'imagine bien que les titres, les honneurs, les privileges de ce nouvel ordre auroient paru légitimes dans cette circonſtance, quoique nous les euſſions abolis & jugés inconſtitutionnels chez la nobleſſe qui nous avoit précédé. Encore une

fois, la postérité aura peine à croire que ces projets aient pu germer dans nos esprits ; que la France ait pu voir des députés s'éloigner ainsi de leur devoir, & que cette nation généreuse ait permis un tel avilissement du trône & d'elle-même.

Qu'il y a donc loin de ce que nous devions faire à ce que nous projettions ! que nos mandataires qui voient le bien & la prospérité du royaume dans l'exécution de leurs demandes, se sont trompés en croyant nous y attacher par nos sermens ! ils ne connoissoient pas nos ressources & la subtilité des nouveaux principes de conscience. Il ne nous a fallu que quelques heures pour déclarer & faire croire qu'aucun serment ne pouvoit nous asservir à notre parole, qu'on n'avoit pas pu l'exiger, & que nous avions pu le faire dans le dessein de nous moquer de la crédulité de ceux qui l'exigoient. S'il s'est trouvé dans l'assemblée des membres scrupuleux ou pusillanimes, la crainte, le ridicule, la proscription, les ont ont bientôt forcés au silence ou à la fuite. Eh ! qui auroit pu résister à cet ascendant qui a forcé le monarque à s'abandonner à notre discrétion, & à sanctionner, dans Paris même, le désordre que nous avions secrettement excité ? Dans trois jours le prince s'est vu détrôné, & nous sommes devenus les arbitres de la souveraineté ; nos émissaires, devant lesquels marchoient la terreur & les alarmes, ont armé le royaume ; la noblesse a vu ses châteaux incendiés, & a tremblé pour sa vie : le peuple entier s'est fait gloire de recevoir nos ordres & d'en être le ministre : nous avons vu tout les glaives levés, les yeux fixés sur nous

pour attendre le signal, & exécuter froidement les vengeances les moins dues. Notre volonté rend tout légitime : voilà ce que nous projettions ; voyons comment nous l'avons exécuté.

2°. Qu'avons nous fait ?

Si je ne voulois parler que de l'exécution de nos projets, j'aurois tout dit en exposant le contraste de notre volonté avec celle de nos commettans, tout s'est exécuté au gré de nos desirs ; mais quelque bouleversement que nous ayions causé, le plus funeste est celui dont on s'occupe le moins ; c'est sans doute un grand mal politique que d'avoir avili le trône, rendu mépriſable la volonté, la personne même du souverain, calomnié ses intentions ; enfin, de l'avoir forcé à laisser impunis les outrages les plus sensibles.

C'est un grand mal que d'avoir débauché l'armée, révolté tous les citoyens, anéanti tous les pouvoirs, de nous être déclarés les fauteurs de tous ces désordres, en recevant l'appel des accusés à notre tribunal, en suspendant l'action de toutes les justices, en réduisant enfin tout à coup la France à être en même temps sans loi, sans gouvernement, sans crédit & sans considération.

Quoique vous en ayiez été effrayés vous mêmes, & que les ames intrépides de nos chefs aient tremblé à l'aspect de tous leurs succès réunis dans un seul tableau, néanmoins, MM. ce ne sont encore là que des secousses dont un état peut se relever, lorsqu'on n'a pas perverti l'esprit de la nation, & qu'on a laissé dans les cœurs un germe de ce feu sacré qui l'avoit animée, & qui peut seul la régénérer. Or, voilà le plus grand des maux qui se soient faits ; c'est le coup le plus

mortel pour un état politique, & nous l'avons porté à la France. L'eſprit national eſt anéanti ; nous avons commis cet attentat, non par un de ces accidens malheureux où l'on eſt quelquefois pouſſé par un concours imprévu de circonſtances ; mais nous l'avons voulu, & nous en avons froidement combiné les moyens. Ma main tremble & ſe refuſe à dévoiler ce plan de déſolation concerté dans la profondeur d'une malice diabolique, ſuivi & exécuté par les voies les plus baſſes & les plus violentes : qui l'a formé ce plan ? le premier moteur en eſt caché dans les ténebres du myſtere ; mais nous en connoiſſons beaucoup d'agens ; & s'il eſt vrai, comme on le débite, que les perturbateurs arrêtés dans pluſieurs villes, jettent quelques rayons de lumiere dans ce cahos de ſcélérateſſe, nous pourrions remonter au monſtre qui l'a enfanté. Ah ! du moins, que les ennemis de tout bien ne ſoient pas aſſez puiſſans pour intercepter cette foible lueur ! puiſſe ce ſouhait me faire pardonner tous mes torts !

Nous ne ſommes pas & nous ne ſerons plus ces Français dont le commerce faiſoit les délices des peuples qui nous recherchoient, dont les mœurs douces & faciles ne prenoient que des teintes légeres des objets ſur leſquels l'eſprit ſe repoſoit, dont l'amour naturel du prince & le deſir de lui plaire avoit formé le caractere & décidé l'opinion ſur la gloire ; dont les principes tranſmis avec le ſang formoient cette tradition de point d'honneur & d'eſtime de ſoi-même, qui faiſoit l'ame de notre vie & répondoit de la loyauté & de la franchiſe de tous nos procédés : la philoſophie avoit déjà travaillé notre caractere ;

l'admiration inconsidérée pour un peuple rival avoit converti ses excès & ses vices en vertus, & excité une funeste émulation parmi nous, lorsque notre mauvais destin a mis dans des cœurs ambitieux le projet de changer notre gouvernement.

La mauvaise administration a favorisé l'esprit de nouveauté ; l'intérêt du peuple en a été le prétexte, & le Palais-Royal a été le centre de la coalition.

Opprobre de mon siecle ! au milieu de Paris, sous les yeux d'un prince du sang, dans l'enceinte de son palais, dans des jardins faits pour être le marché du luxe & le rendez vous de toutes les voluptés, se sont d'abord réunis un essaim d'hommes oisifs, frondeurs par jalousie, de libertins parvenus à la caducité par la débauche, une suite d'agioteurs par profession, & ennemis de toute prospérité publique ; une vermine de capitalistes désœuvrés, frondeurs par besoin, tous prétendus esprits forts, n'ayant d'énergie que pour calomnier la vertu & blasphémer la divinité ; tous ennemis de toute autorité, censeurs absurdes de toute opération politique, & déterminés à la blâmer avant de la connoître. Un tribunal s'est élevé dans cette société si bisarrement réunie, & les propos s'y sont changés en maximes : ces murmures séditieux y ont acquis de la consistance & de la force ; sortant de cette enceinte, ils ont dirigé l'opinion publique, & bientôt après, nous les avons vus se répandre dans le royaume & devenir l'esprit public : il s'est formé des orateurs, l'influence s'est établie, & les principes de la nation alloient aussi s'altérant, jusqu'à ce moment, où de ce foyer impur est sorti un feu séditieux

qui a deſſéché dans le cœur français le germe de tout bien.

L'audace de ce tribunal s'eſt accrue avec ſa force ; il a formé des projets, il a fait des motions, il a prononcé des arrêts, il a eu des émiſſaires & une correſpondance dans les provinces ; & tel a été le malheureux ſort de la nation, que cette ſemence d'inſurrection a trouvé par-tout une terre préparée à la faire fructifier.

Je n'avance rien ici que ne prouvent ces écrits divers ſur le gouvernement, ſur les malheurs de l'ariſtocratie, ſur les droits de l'homme & les entraves injuſtes dont les embarraſſoit l'eſclave politique ; les abus des adminiſtrations favoriſoient les murmurateurs, & accréditoient leurs plaintes : la raiſon ſage & modérée en deſiroit la réforme ; mais la ſédition fougueuſe ſouffloit le renverſement & la ruine totale.

C'eſt dans ce moment que notre monarque invitoit la nation à reprendre ſon antique droit long temps ſuſpendu, preſque oublié, & dont les profuſions de nos adminiſtrateurs ont provoqué le retour. Alors, s'eſt formée cette coalition puiſſante qui a porté à l'honneur de la députation ſes membres les plus diſtingués, & avec eux tous les préjugés contre le gouvernement, toutes les prétentions républicaines, toute l'audace qui peut les faire prévaloir. Les intrigues & les cabales ont redoublé pour exciter le murmure des peuples, pouſſer à bout leur patience, les faire rougir de leur ſoumiſſion, & leur vanter le jour dont ils voyoient l'aurore, & qu'il dépendoit d'eux de ſe procurer & de perpétuer.

Aux écrits multipliés, aux entretiens ſecrets

& publics, s'eſt joint l'appât de l'argent ; on l'a répandu avec profuſion, & les bouches vénales du peuple ont été les échos des plaintes auprès de leurs égaux : ceux-ci, crédules & ſouffrans, ont ouvert leur ame à l'eſpoir de la liberté & du bonheur, & ſe ſont livrés à leurs guides, ſans examiner la voie où ils entroient, & avec toute l'ardeur qu'inſpire la confiance. Le gouvernement a paru s'endormir & ſe repoſer avec trop de ſécurité ſur la pureté de ſes vues, ou s'embarraſſer lui-même par l'incertitude de ſes conſeils & le ſentiment de ſon impuiſſance contre un mal déjà ſi violent. Sa foibleſſe n'a point échappé à l'œil vigilant de nos chefs : ils ont profité, & nous avons agi avec vigueur dans notre aſſemblée contre ſes partiſans, tandis que le Palais-Royal tonnoit de ſon côté, & faiſoit craindre les derniers excès d'une fureur provoquée par la réſiſtance. Le concert de nos délibérations & de ſes mouvemens, de nos ménagemens affectés par lui & de ſes menaces, nous mettoient à même de réuſſir en tout, & dès lors, nous avons tout oſé, & le ſouffle de l'inſurrection, ſoutenue, alimentée par nos lettres, par les écrits publics, par l'abondance de l'argent qu'on répandoit à pleines mains, ont achevé la ruine du caractere français.

Vous le ſavez, meſſieurs, le brigandage a marché tête levée ; il a confondu tous les états, toutes les conditions, tous les ſexes. L'homme titré, le noble, le ſoldat, l'artiſan, le bourgeois, le manouvrier, le brigand reconnu, le criminel retiré du cachot, la femme débauchée, les filles publiques, tout s'eſt réuni à ce noyau

de corruption & de peſte politique, qui s'étoit formé au Palais-Royal ; & c'eſt delà, qu'après les orgies les plus honteuſes, après les conſeils les plus deſtructeurs, au milieu des cris de la fureur, que cette troupe effrénée s'eſt répandue par milliers dans Paris, & l'a rempli de tumulte & de confuſion. Le bourgeois, autrefois paiſible & tranquille, a partagé la frénéſie de ces bandits ; il a applaudi à ſes attentats, & en a groſſi la liſte ; les troupes ont méconnu leurs chefs, vendues & perdues de vin & de débauche : elles ſe ſont unies à ces bandes meurtrieres, & ont enhardi leur humeur ſanguinaire. Les mouvemens de Paris ont ſervi de ſignal à tout le royaume, & par-tout ſe ſont répétées ces ſcenes d'horreur & de carnage. Les matieres pour l'incendie étoient prêtes, il ne falloit qu'une étincelle pour l'allumer ; notre ſouffle eſt venu l'entretenir par nos calomnies, & le mal eſt devenu ſans remede, parce que le changement de caractere en avoit tari tous les moyens.

Je ne vous trompe pas, meſſieurs, en vous attribuant ce déluge de maux qui nous a ſubmergés. Les exécuteurs de ces calamités vous en ont fait hommage, & vous avez député vers eux pour le recevoir, & pour commander le repos après ces premiers accès. Mais loin de faire poſer les armes, vous avez voulu que le glaive reſtât toujours levé, & que les foudres de guerre ne ceſſaſſent d'être braquées contre le trône, comme pour avertir, & celui qui y étoit aſſis, & ceux qu'il l'environnoient, que la défiance ſur leurs diſpoſitions n'avoit pas ceſſé, qu'on les croyoit tranquilles, parce qu'ils n'étoient pas les plus

forts, & qu'en approuvant, j'ai preſque dit en commandant toutes ces ſcenes ſanguinaires, vous exécutiez ce qu'ils auroient fait à votre place. C'eſt ainſi que le foible ſe plaint de l'oppreſſion, juſqu'à ce qu'il puiſſe devenir oppreſſeur à ſon tour.

A qui faut-il attribuer le crime, demande Cicéron ? A celui qui en fait ſon profit. C'eſt donc l'aſſemblée que nous devons rendre reſponſable de tous nos maux. Si le trône eſt déchu de ſa ſplendeur, c'eſt qu'elle en a uſurpé l'autorité ; ſi le peuple ne reconnoît plus de lois, c'eſt que l'aſſemblée les a abolies ; ſi le trouble & le déſordre regnent dans les provinces, c'eſt que l'aſſemblée a anéanti tous les pouvoirs & enlevé la confiance qu'on devoit aux magiſtrats ; ſi le tréſor public eſt épuiſé, & ſi les créanciers de l'état ont à craindre une banqueroute, c'eſt que l'aſſemblée a tari, par ſes arrêtés, les ſommes qui alimentoient la caiſſe nationale ; ſi l'on pille, ſi l'on égorge, ſi l'on brûle les hommes & les propriétés, c'eſt l'aſſemblée qui a inſpiré aux peuples la haine & la proſcription du noble & du prêtre. C'eſt l'aſſemblée qui profite de la ſuppreſſion des dîmes ; c'eſt l'aſſemblée qui doit profiter du vol fait au clergé de ſes propriétés ; c'eſt l'aſſemblée qu'il faut donc accuſer de tous nos maux, & non ceux qui en ſont les triſtes victimes.

Je ſais que, par l'adreſſe la plus inſidieuſe, on a tourné contre le gouvernement les précautions qu'il prenoit pour le maintien du bon ordre. L'inſuffiſance de la garde de Paris, trop reconnue par les ſcenes des années précédentes,

le crédit croiſſant du Palais-Royal, exigoient un ſecours proportionné au danger. Les troupes raſſemblées devoient le donner, elles gênoient les projets de nos chefs ; ils ont crié contre le deſpotiſme ; ils ſe ſont fait un fantôme de proſcription ; ils l'ont réaliſé dans leurs écrits, & les provinces ont répondu à ces alarmes par de nouveaux arrêts de fureur : ainſi le zele pour notre ſalut a paſſé pour un piege & un moyen de nous perdre ; ſur quelles preuves ? Je défie qu'on en donne une fondée ; mais on ſavoit bien que la calomnie, avancée par nous, ſeroit reçue ſans examen.

Le manque de la premiere denrée & le défaut de travail méritoient les ſoins paternels du prince ; il a ouvert des atteliers, où des milliers d'hommes trouvoient les moyens d'une ſubſiſtance par un travail modéré. On a vu le nombre des ouvriers s'accroître juſques à alarmer & non à laſſer la main ſecourable ; on a vu ces hommes ſoudoyés utilement pendant le jour, aller le ſoir au Palais-Royal y recevoir le ſalaire de la nuit, pour le tumulte & le déſordre qu'ils ſe chargeoient d'entretenir : cependant, c'eſt le gouvernement qu'on inculpe. Ses ſoins charitables ſont regardés comme le fruit d'un deſſein pervers ; c'eſt la ruine de Paris qu'on préparoit ; c'eſt un camp & des batteries qu'on vouloit aſſeoir pour foudroyer cette capitale. A quel propos auroit-on voulu faire le mal ? Quoi ! Ces prétendus ariſtocrates auroient voulu détruire leurs maiſons, affamer leurs femmes & leurs enfans, expoſer leurs richeſſes au feu & au pillage ! Quelqu'invraiſemblable que paroiſſe c

projet, on l'a prêté au gouvernement ; nous l'avous accrédité, & la nation l'a cru ſur notre parole. La calomnie tournoit à notre avantage ; cela nous a ſuffi pour l'adopter. La crainte, un moment d'erreur ont pu entraîner le conſeil du roi au renvoi d'un miniſtre utile, ſur-tout dans ces circonſtances : avec quelle promptitude on s'eſt hâté de réparer la démarche imprudente ! De quelle abondance de gloire & de faveur on a couvert un moment de diſgrace ! n'importe, nous n'en avons pas moins ceſſé de crier à la tyrannie, à l'oppreſſion : envain le monarque dont les paroles ne pouvoient nous perſuader, s'eſt-il mis à notre diſcrétion par un abandon auquel nous n'avons pu refuſer l'enthouſiaſme de l'admiration ; ſa généroſité n'a pu nous empêcher de témoigner de la défiance & d'alarmer les provinces ; Paris n'a ceſſé de ſe tenir ſous les armes, & la France entiere n'a plus été qu'une ville de guerre qui devoit craindre à tous momens les ſurpriſes d'un ennemi redoutable.

Nous voilà donc devenus méfians, féroces, ſanguinaires ; voilà le caractere français anéanti. La religion n'a plus de pouvoir ſur ſes miniſtres, & nous les entendons dans la chaire de vérité, préconiſer comme martyrs les fauteurs de la licence, bénir le ciel de tous ces crimes qui ſe commetent, la fureur, comme un fait inconteſtable, que tant de maux ſont le fruit de la cruauté des prétendus ariſtocrates. Non, la ligue n'eût pas de fureurs comparables aux nôtres ; les ligueurs, cependant, étoient ignorans & fanatiques, & nous nous prétendons éclairés & humains.

3°. que devons-nous attendre ?

Que peut produire l'orage terrible qu'accompagnent la grêle & le feu du ciel ? La guerre & les batailles d'un conquérant féroce, devant lequel marchent la terreur & la mort, les funeſtes effets de la peſte & de la famine, lorſqu'elles étendent leurs ravages dans quelque contrée ; c'eſt ſous ces images qu'il nous faut conſidérer les ſuites de nos projets ſur la France. Ce qui ſe paſſe dès l'ouverture de la ſcene, nous en préſage le dénouement.

Les relations que vous recevez chaque jour, & qui vous font trembler, ne ſont encore que des eſſais, & le prélude de la tragédie ſanglante que nous préparons.

Ne prenez pas ceci, meſſieurs, comme l'effet d'un eſprit timide & alarmé ; je ne ſuis malheureuſement que trop fondé en raiſon, & vos propos me le perſuadent, lorſque je vous entends, en particulier, diſcourir ſur l'état préſent des choſes.

D'abord, la lenteur de nos délibérations a détendu tous les reſſorts qui faiſoient encore avancer la machine du gouvernement. Le peuple a eu le temps de s'appercevoir qu'il étoit ſans loi, qu'il étoit le ſeul qui concentrât toute la force, & qu'il pouvoit ſe perpétuer dans l'indépendance. Il ſera difficile de le mettre ſous l'obéiſſance.

Nous avons tant répété, & ſi utilement pour la révolte, que la nation gémiſſoit ſous l'énorme fardeau des impôts, & ſous le reſte des entraves féodales, que les Français ſe croient affranchis dès ce moment ; cependant les dépenſes que nous

occaſionnons, rendent la dette exceſſive ; nous la prenons pour le compte du peuple, & nous prétendons le ſoulager : de quel œil verra-t il notre zele pour les capitaliſtes, le ſalaire dont nous payons les ſervices de ces ſangſues de la nation, & notre attention à dégager leur bien du tribut que nous impoſons à tous les autres ? Nous étions aſſemblés pour le bien du peuple, & nous le rendons plus miſérable ; nous dépouillons le riche, & c'eſt nous qui nous parons de ſa dépouille : nous détruiſons la propriété du clergé, & le pauvre y perd la petite portion qui lui en revenoit ; c'eſt nous qu'enrichit la ſuppreſſion des dîmes. Pouvons-nous eſpérer que le peuple ne ſe déſabuſera jamais ?

Le peuple eſt armé ; chaque municipalité a ſa garde, chaque bourg, chaque hameau ſe croit en droit d'avoir une milice : nous l'avons provoquée, & ces terreurs paniques que nos partiſans ont eu ſoin de répandre, & qu'ils entretiennent pour nourrir la haine de la prétendue ariſtocratie ; ces terreurs, dis-je, rendent les milices néceſſaires : mais penſons-nous qu'elles deviennent la ruine du royaume ? quelle dépenſe pour les bourgeois de Paris déjà appauvris ! quel abandon de toutes les profeſſions occaſionne la ſervitude de la garde ! quel eſprit d'indépendance inſpire au peuple cet appareil militaire ! il le rend murmurateur, ſéditieux, prompt à ſe ſoulever & à ſe faire juſtice. Auſſi le Pariſien eſt-il méconnoiſſable : ſon humeur farouche & le peu de ſûreté de la ville en éloignent l'étranger, & fait déſerter le citoyen aiſé. Les atteliers ſont abandonnés ; les dépenſes de luxe ſont ſuſpendues, & bientôt la famine fera ſentir à ce peuple, que nous avons ſi cruelle-

ment trompé, que ce jour tant célébré, ce jour d'où il commence à compter sa liberté, ce jour où il força son roi à se revêtir de la livrée, étoit le grand jour de son deuil, & la source de la misere où il s'est plongé peut-être pour jamais. Je ne prétends pas faire le prophete ; car la municipalité de Paris est déjà convaincue de cette triste vérité, & gémit de l'embarras que lui donnent les prétendus libérateurs de la ville, les héros de la Bastille, les brigands qu'elle voudroit chasser de son sein, les déserteurs qui y abordent de toutes les parties du royaume ; les prisonniers qu'on a soustraits au glaive de la justice, les scélérats étrangers, qui ont couru vers Paris, comme les vautours s'assemblent auprès d'un cadavre infect ; le Palais Royal, enfin, qui croit pouvoir se dire l'égal de l'hôtel de ville ; tout leur prouve combien il est aisé d'émouvoir la populace, mais qu'il est difficile de la conduire & de donner un terme à sa fureur.

Les provisions n'arrivent plus à propos, & Paris manque souvent de pain, malgré la récolte abondante. C'est une suite naturelle de nos ordres pour établir des gardes bourgeoises dans toutes les villes. Nous avons par-là inspiré à la France une méfiance générale. Chaque province, chaque ville s'isole. On fait tant de visites incommodes dans les voitures, on exige tant de passe-ports, on a mis tant d'obstacles pour la circulation, qu'elle est nécessairement interrompue. On ne va plus, on ne commerce plus que par nécessité : aussi n'est-il pas rare de trouver dans le royaume une ville dans l'abondance, & sa voisine exposée à toutes les horreurs de la disette. Que dis je ? d'un hameau

hameau à l'autre, on intercepte les denrées, & nous ſemblons revenus à cet état où la force faiſoit le droit & la juſtice.

Le lien ſocial des provinces entr'elles eſt rompu: nous l'avons voulu ainſi, en prétendant les aſſujettir toutes au même droit, & enlever par nos déciſions les privileges & les exemptions à celles qui les regardoient comme une propriété. Bientôt vous les verrez ſe ſouſtraire à l'autorité commune, & nous retracer l'image des anciens royaumes que virent nos premiers peres: nous leur préparons un code: & de quel droit diſpoſons nous de leurs propriétés? où eſt la force pour les réduire, ſi elles ſe mocquent de nos lois prétendues? combien en eſt il qui reconnoiſſent leur roi pour leur ſouverain, & nullement les états pour leurs légiſlateurs? cependant c'eſt notre aſſemblée que nous déclarons ſouveraine, & nous accordons, par grace, au roi, de dire ſon avis ſur nos lois, nous réſervant même le droit de paſſer outre, ſi nous le jugeons à propos. Croyez-vous que ce renverſement plaiſe à la Navarre; que les provinces conquiſes aiment à ſe donner à vous, plutôt que d'obeir à leur prince légitime; que nos provinces maritimes, profitant de votre exemple dans la maniere d'ordonner les droits de la couronne, ne veuillent pas auſſi examiner & rejetter les vôtres, ou les reſtreindre à leur gré?

Vous avez décidé que vous pouviez, malgré l'aveu des commettans, faire une conſtitution à votre fantaiſie: mais ont-ils ſouſcrit à votre uſurpation, & votre déciſion ſera-t-elle plus ſacrée pour eux, que leur volonté ne l'a été pour vous? voyez quel déſordre vous avez préparé.

Vous vous êtes hâtés dans vos délibérations nocturnes, de céder une foule de droits qui ne vous appartenoient pas.

Rien de plus risible que cette offrande précipitée, si les suites n'en étoient pas aussi fâcheuses. Mais encore un peu de temps : votre décision a plu au peuple, qui n'en a pris que la partie qui le favorisoit : exigez qu'il remplisse l'autre, & sa résistance vous apprendra la folie de vos décrets téméraires. Je serois infini, messieurs, si je voulois parcourir tous les maux que nous avons préparés, & que vous entrevoyez ainsi que moi. Cette esquisse que je vous offre, doit vous suffire pour vous prouver combien il est dangereux d'innover, sur-tout en matiere de politique. Vous n'atteindrez sûrement pas le but de votre ambition, & vous aurez ruiné l'état. Il est aisé de détruire, mais non d'édifier.

Nos maux sont ils donc sans ressource ? Je ne sais ; mais s'il en est quelqu'une, elle ne sauroit venir du principe que nous avons adopté. De long-temps le peuple, accoutumé aux lois émanées du trône, ne s'accoutumera à respecter comme tels les ordres de vos présidens. A nous entendre, tout le royaume se félicite de nos travaux, & on nous lit avec emphase la liste des félicitations : mais ces lettres, mendiées de la part de quelques correspondans, n'empêchent pas l'insurrection au mépris de vos ordres. Quelle est donc cette prétendue déférence si respectueuse & si soumise ?

Croyez-vous qu'on se méprenne à ces pitoyables ruses, cachées sous les offres que viennent faire quelques particuliers, comme pour piquer les riches d'émulation ? Une marchande offre des

diamans, & vous croyez que les dames vont auſſi-tôt ſe dépouiller de tous leurs bijoux? & pourquoi? pour empêcher vos capitaliſtes de perdre un revenu uſuraire.

On nous demande une contribution volontaire ſur tous nos biens: & qu'importe à celui qui ne vit que de ſon travail & du fruit de ſa terre, que vous ayiez jugé à propos d'engager votre honneur pour une dette qui lui eſt étrangere? Eſt-ce parce que vous avez fait incendier ſes châteaux, brûler ſes titres & mis ſa tête à prix, que le noble vous doit encore le ſacrifice d'une partie de ſa fortune? Non, meſſieurs, nous avons pu faire le mal; mais nous ne ſommes pas propres à le réparer.

C'eſt le roi, c'eſt la nation elle-même, plus ſage & plus aviſée, qui peut, avec ſon prince, s'occuper des maux & rétablir l'ordre. Déclarons hautement notre erreur, abjurons-en les effets, & conjurons le prince de former au plutôt des aſſemblées provinciales, auxquelles il envoie cette déclaration, qui contenoit le vœu de nos cahiers, & qui, acceptée dans le royaume, rendoit nos travaux inutiles, je ſerai garant du ſuccès. Nos compatriotes, reconnoiſſans & ſenſibles, béniroient la main ſécourable qui leur ſeroit tendue, & rentreroient dans cette ſoumiſſion qui maintient l'ordre. Bientôt les gardes-bourgeois ne ſeroient plus qu'un ornement pour les jours d'une joie univerſelle; le bruit, ſi alarmant, de tambours & d'armes, qui retentit ſans ceſſe à nos oreilles, feroit place à celui des atteliers de l'induſtrie. Les communications ouvertes rétabliroient ſes exilés & l'étranger opu-

lent ; &, s'il n'eſt pas encore trop tard, les anciennes habitudes, & par conſéquent le caractere national, nous rendroit encore, avec la proſpérité, les droits à l'amour des nations.

Puiſſe mon avis vous plaire, puiſſe-t-il au moins ſe répandre, & être connu de toute la nation, pour lui prouver que j'ai ſenti le crime de lezenation, dont je me ſuis rendu coupable, & que j'ai voulu le réparer.

F I N.